

— Il s'agit de mariage. Mais, avant toute chose, il faudrait vous changer, mon oncle. Vous êtes tellement mouillé !

— Peu importe. Laissons cela, Stanislas, et causons. Je suis venu dans ce seul but, car moi aussi j'ai quelque chose à vous apprendre.

— Laissez-moi au moins vous faire préparer une boisson chaude ?

— Inutile, vous dis-je. Ainsi vous avez envie de vous marier ?

— Oui, mon oncle, et je suis sûr que mon choix aura toute votre approbation, car vous avez pu apprécier, comme moi le charme et les hautes vertus de Mlle Noella des Landies.

Aucune expression de surprise ne parut sur le visage du vieillard, mais un grand pli se forma sur son front.

— Je m'en doutais. Mais vous vous méprenez en pensant que j'approuverai cette idée.

— Elle vous déplaît, mon oncle ? Craignez-vous la charge matérielle qui résultera pour moi de ce mariage ? Rassurez-vous, je me sens de vigueur morale et physique suffisante pour l'assumer, pourvu que j'aie près de moi ma chère Noella. Je l'aime tant, mon oncle !

— Je m'en suis déjà douté, à Pau. Et, malheureusement, vous l'avez encore retrouvée ici.

— Pourquoi malheureusement ? Expliquez-moi vos raisons, mon oncle !

— Oui, je vais vous dire, je suis ici pour cela. C'est tout un récit que j'ai à vous faire, et, tout d'abord, je vais vous parler de moi.

Le vieillard s'accouda au fauteuil auquel il avait avancé Stanislas et enveloppa d'un long regard le visage un peu anxieux du jeune homme assis devant lui.

— Car, en réalité, je n'ai aucun droit à ce nom d'Adrien Dugand sous lequel on me connaît maintenant. Je m'appelle Martin Régent. Dans notre famille, de père en fils, nous étions intendants des ducs de Sailles. J'héritai de cette fonction, je devins l'homme de confiance du duc Renaud. Celui-ci avait un fils unique, Gérard, et il élevait en même temps un petit-cousin orphelin, son filleul, Renaud de Vaulan. Les deux enfants, bien que je fusse sensiblement plus âgé qu'eux, aimaient à m'associer à leurs jeux, et plus tard m'emmenaient souvent dans leurs parties de chasse. Tous deux étaient aimables et bons, et je leur avais voué un ardent attachement.

Le jeune maître se maria, et peu après son père, au cours d'un voyage, épousa une Hollandaise veuve, dont la fille était mariée à Java. A peu près à la même époque, le jeune comte Renaud de Vaulan se brouillait avec son parrain à propos de son mariage avec Mlle d'Erques, mariage qui ne plaisait pas au duc de Sailles. L'intervention du comte Gérard ne put rien sur la volonté de son père, déjà, hélas ! tristement conseillé par sa seconde femme. Quant à moi, je souffris douloureusement de cette rupture et je restai toujours en correspondance avec M. de Vaulan.

Environ six mois après le mariage du duc Renaud, nous vîmes arriver au château de Sailles la fille de la seconde femme, la baronne Van Hottem. Veuve et sans fortune, elle venait demander une hospitalité temporaire, que la générosité de son beau père fit définitive. Dès lors, entre les mains de ces deux femmes, la pauvre homme ne fut qu'un instrument, malgré son naturel si autoritaire. Vous n' imaginez pas quelle souplesse, quelle infernale habileté elles déployaient ! Je ne sais pourquoi, dès l'abord, je m'étais défié, et mes craintes allèrent en grandissant.

Le comte Gérard et sa femme habitaient généralement Paris, mais ils venaient passer tout l'été à Sailles. Ce fut pendant un de ces séjours que son cheval, furieusement emballé, le projeta un jour dans un ravin d'où on le retira mortellement blessé. Un peu après, ce fut son fils aîné, un joli enfant de trois ans, qui tomba d'une fenêtre sur le pavé de la cour et fut tué net. La malheureuse mère en éprouva un tel saisissement qu'elle en mourut peu après.

La duchesse et sa fille avaient-elles deviné les soupçons qui germaient en moi ? La Javanaise attachée au service de la baronne, créature diabolique qui semblait tout voir et tout entendre, avait-elle remarqué la surveillance que j'exerçais sur elles ? C'est probable, car dès lors on s'attacha à me perdre dans l'esprit du duc.

Une circonstance vint leur faciliter la tâche. Un crime accompagné de vol fut commis près du château précisément une nuit où je m'étais absenté pour aller voir ma mère à Saint-Pierre. Quelqu'un m'avait rencontré sur la route, retournant vers le château... et cinq minutes plus tard, le crime s'accomplissait.

On m'arrêta et, malgré mes violentes dénégations, le procès s'instruisit. Le duc de Sailles déposa contre moi, m'accusant de détournements. Malheureusement pour moi, je tenais fort mal mes livres, je ne pus donc faire la preuve de mon innocence en cette matière. Mais je savais d'où venaient ces instigations odieuses. Et, dans ma fureur, j'accusai la duchesse de Sailles et sa fille de la mort du comte Gérard et de son fils aîné !

Cela fut d'un effet déplorable sur les juges et sur l'assistance. Mme de Sailles et la baronne Van Hottem étaient des personnes fort religieuses, ayant toujours la main ouverte pour toutes les œuvres, très estimées de tous et faisant profession d'un grand dévouement envers la famille du duc Renaud. On ne me crut donc pas une seule minute, et je fus condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Dès le soir même, grâce à la complicité d'un gardien à qui j'avais autrefois sauvé la vie, je réussis à m'évader de la prison. Le plus prudent semblait, n'est-ce pas, de fuir à tout jamais ce pays ? Eh bien, non ! J'y demeurai, je me cachai dans les bois, dans les ravins. Ma vieille mère, à la nuit, m'apportait ma nourriture à un endroit convenu.

La raison de cette conduite ? Je voulais avoir la preuve de la culpabilité de ces femmes, je voulais savoir.

Et deux années s'écoulèrent. Le second fils de Gérard de Mornelles était mort d'un rhume mal